

Kukuku, la mort dans la peau

Cinquante ans après leur découverte par des missionnaires, les rituels entourant les momies papoues sont enfin photographiés dans l'une des régions les plus reculées de la planète.

A Angabena, à 1350 m d'altitude, il n'y a ni électricité, ni eau du robinet, et la première infirmerie est à 7 heures de marche. Mosie implore sa grand-tante et son bébé pour la protection de sa famille. Cette ancienne infirmière morte lors d'un échange de flèches au cours de guerres tribales, fut momifiée avec son enfant, ce qui reste un mystère.



TEXTE ET PHOTOGRAPHIES DE ULLA LOHMANN

Les Kukukuku fument leurs morts. » En 2001, au cœur de la Papouasie Nouvelle-Guinée, cette phrase lue dans un guide de randonnée me pousse vers un peuple inconnu. Inconnu de tous. Pas une étude anthropologique n'existe sur les momies des habitants d'Angabena et Koke.

Mais dans cette zone montagneuse, les éboulements et les glissements de terrain quasi-quotidiens rendent le trajet difficile. Ce n'est que lors de mon prochain voyage, l'année suivante, que j'arrive à parcourir les 13 km qui séparent Aseki d'Angabena et Koke. Là je ne peux passer que deux heures avec les momies. Encore une fois, les conditions météorologiques et les routes difficiles me font rentrer prématurément à Aseki, sans pouvoir établir un contact avec la population.

Quelques années plus tard, j'atteins mon objectif. Réputés hostiles, les Anga, surnommés péjorativement Kukukuku par les tribus voisines, m'accueillent avec beaucoup de méfiance. Ce peuple n'a pas vu un visage occidental depuis celui de Walter Eidam, missionnaire allemand qui a fondé Aseki dans les années cinquante. Ce pasteur protestant a voulu venir en aide au peuple papou, alors malade et illettré. Aéroport, hôpitaux, écoles, c'est lui qui est à l'origine des premières infrastructures d'Aseki. Mais avant tout, Walter Eidam voulait mettre fin aux guerres entre les tribus. « Il a

fallu du temps pour que les habitants me fassent confiance, confie-t-il aujourd'hui. Ils ont fini par me considérer comme un des leurs et ils m'ont raconté leur tradition de momifier les morts. »

Walter Eidam est l'une des rares personnes à avoir assisté au « fumage » des morts. « Les proches de la personne décédée se réunissaient et disposaient le corps sur une sorte de petit échaffaudage en bois dans leur hutte. Ils allumaient des feux sous le corps pour que celui-ci se vide de ses fluides cadavériques. Tout le monde continuait de manger, dormir dans l'unique pièce de la hutte, où reposait le cadavre. Et ce pendant au moins 2 ou 3 mois, selon la taille et le poids du cadavre. »



CARTE MANU Papouasie nlle Guinee

Enfin, lorsque les habitants d'Angabena et de Koke m'ont adoptée, ils m'ont confié que leurs ancêtres buvaient ces fluides. Bien qu'aucune étude scientifique ne le confirme, le témoignage de ces habitants concorde avec ce que les Kukukuku avaient expliqué à Walter Eidam lors de son expédition. « Ils se montraient discrets sur leurs rites mortuaires. Même s'ils m'ont expliqué qu'ils buvaient ces fluides, je ne les ai jamais vus faire. » Des études anthropologiques ont démontré que les tribus voisines les buvaient, alors que d'autres s'en enduisaient.

Mais pourquoi ces rituels ? Pourquoi ne pas enterrer ses morts comme la plupart des peuples ? « Ils avaient peur, explique Walter Eidam. Ils croyaient qu'en enterrant leurs morts, la terre boirait leur sang, qu'elle en voudrait toujours plus et donc qu'il y aurait de plus en plus de morts dans leur village. »

Le rituel de momification est expliqué au jeune Isaak par son grand-père Sakaries qui souhaite être embaumé, comme ses ancêtres. Mais, plus tourné vers le monde moderne, Isaak ne peut s'imaginer enfermé 10 mois dans une hutte, selon la tradition pour fumer le corps de son aïeul.

C'est Beatrice Blackwood, ethnologue au musée d'anthropologie et d'archéologie Pitt Rivers de l'Université d'Oxford, qui a découvert l'existence des rites mortuaires papous. Partie en Papouasie pour enrichir la collection du musée, elle a vécu d'août 1936 à avril 1937 dans une autre tribu Kukukuku, qui pratiquait des momifications similaires. Car chacune des tribus Kukukuku possède ses propres traditions de momification.

Beatrice Blackwood a assisté au rituel chez les Kamea, et l'a raconté dans ses notes. « Le corps était celui d'un garçon d'un peu moins de 20 ans. (...) Des lanières étaient enroulées autour de la poitrine, au niveau des aisselles, et au-dessus de l'aîne, si serrées que son ventre ressortait. L'odeur était très puissante. »

Une fois « séché », le corps était déposé sur les roches de la montagne ou encore dans les arbres. Lorsque j'ai gagné la confiance des habitants d'Angabena et de Koke, ils m'ont autorisée à les photographier, ce qui n'avait encore jamais été fait.

Certains villages ont construit des galeries où ils réunissent leurs momies. Celles-ci sont encore très présentes dans la vie quotidienne. Gemtasu, le chef du village de Koke, redescend chaque année la momie de son père dans sa hutte pour le repeindre avec de l'ocre et de l'eau. Bien que certains papous se soient convertis au Christianisme à la suite de la venue de Walter Eidam, la plupart des habitants préfèrent prier leurs ancêtres.

Selon les habitants, les momies les plus anciennes datent d'un siècle environ et les plus récentes d'une cinquantaine d'années. Le gouvernement a fini par interdire cette tradition pour des raisons d'hygiène. « Les momifications pouvaient être à l'origine des nombreuses maladies qui ravageaient la Papouasie Nouvelle-Guinée à l'époque, témoigne Walter Eidam. Mais je pense que certains habitants ont dû continuer pendant quelques temps à le faire en cachette, dans les villages. »

Et le mode de vie a changé. J'ai fait la connaissance d'un peuple qui doit maintenant travailler pour vivre. Cultiver pour manger n'est plus suffisant, il faut exporter, en particulier le café. Donc plus question de veiller un corps pendant des mois comme autrefois. La culture du café est devenue une activité incontournable, quotidienne, le seul moyen ici de gagner de l'argent. □



Ici, la seule source de revenus est la cueillette du café, coordonnée communautairement par la petite société «YHA Hauka coffee», dont chaque producteur est actionnaire. Mais lors de la saison des pluies, le village se retrouve coupé de la civilisation et les stocks de café sont bloqués. Ce qui engendre un manque de revenus. Les jeunes sont donc trop occupés dans leur quête d'argent pour consacrer du temps à momifier leurs aînés. Et la tradition se perd un peu.

